

NATHALIE BERNARD

SAUVAGES



Au pensionnat du Bois Vert, l'hiver s'étalait du mois d'octobre au mois de mai avec une température moyenne de moins vingt degrés, autant dire qu'un mur de glace s'élevait entre nous et le reste du monde. Nous étions fin mars. Il faisait toujours froid, mais l'hiver tirait à sa fin et mon temps obligatoire aussi. Je venais d'avoir seize ans, ce qui voulait dire qu'il ne me restait plus que deux mois à tenir avant de retrouver ma liberté.

Deux mois. Soixante jours. Mille quatre cent quarante heures. Oui, ils m'avaient parfaitement bien appris à compter ici... Mais en attendant que ces jours se soient écoulés, je ne devais pas me relâcher. Il fallait que je continue à être exactement ce qu'ils me demandaient d'être. Je ne parlais pas algonquin, mais français. Je n'étais plus un Indien, mais je n'étais pas encore un Blanc. Je n'étais plus Jonas, mais un numéro.

Un simple numéro. Obéissant, productif et discipliné.

Il faisait encore nuit, mais mon horloge interne me réveillait toujours un peu avant que sœur Clotilde n'allume le plafonnier de notre chambre en hurlant : « Debout ! »

J'aimais bien ce temps paisible avant le lever. J'avais l'illusion d'une petite parenthèse qui m'appartenait.

– Qui c'est qui mâche ? demanda une voix dans le noir.

– Je parie que c'est encore le numéro quarante-deux qu'a piqué des biscuits aux sœurs ! fit une autre voix plus enfantine.

– Alors ? Qui c'est, merde ? insista la première voix.

– Il va pas te répondre... et il t'en donnera pas non plus...

Le débat fut clos par l'apparition éclair de la sœur.

– Debout ! hurla-t-elle en déversant un flot de lumière sur nous.

Papillonnant des yeux, nos regards se tournèrent en direction du lit du numéro quarante-deux. Ce dernier s'essuyait la bouche avec un air satisfait.

– Quoi ? Vous voulez ma photo ? demanda-t-il à la ronde.

Personne ne lui répondit. Mais les messes basses continuèrent. Je jetai un coup d'oeil à ma montre. Six heures huit. Je m'accordai une minute pour observer ma chambrée. Le mur, d'un blanc sale, percé de deux fenêtres striées de barreaux de métal. Le plancher grossier qui accueillait une vingtaine de lits identiques et recouverts de vilaines couvertures marron foncé. Le plafond, de plus en plus lézardé, comme si nos rêves de fuite finissaient par le ronger. Après six années passées au pensionnat, j'étais obligé de constater que ce décor me glaçait toujours autant. Pour la centième fois au moins, je me promis que je vivrais tout l'été à la belle étoile...